

HUGUES GALLI

Le javanais de Victor Noir : un argot politique ?

This text aims to introduce the newspaper La Gazette de Java, notable for its distinctive feature of being entirely written in Javanese. A rare and almost forgotten piece, the origins of the newspaper, the content of its articles, the name of its collaborators and their projects remain to be discovered. Far from being a « silliness » (Sainéan, 1920: 434), La Gazette de Java turns out to be a satirical newspaper, filled with humor, which may have seemed very ruthless during its era.

Introduction

Si les argots à clé français sont plutôt bien documentés à l'oral comme à l'écrit, qu'il s'agisse du verlan ou du louchébem, le javanais l'est beaucoup moins. *La Gazette de Java*, dont la particularité est d'être exclusivement rédigée en javanais, constitue à ce titre une pièce rare et presque oubliée. Connue des seuls spécialistes de l'argot et des collectionneurs car mentionnée ici ou là du fait de son originalité (Asmodée, 1883 ; Yve-Plessis, 1901), sa genèse, le contenu de ses articles, le nom de ses collaborateurs, leur projet même, restent cependant à découvrir. Loin de n'être qu'un « enfantillage » (Sainéan, 1920 : 434), *La Gazette de Java* est un journal satirique à part entière qui, sous couvert de désinvolture et parfois de légèreté, n'hésite pas à railler les puissants et à combattre le système politique en se rangeant du côté de ceux qu'il opprime. Telle était sans doute l'ambition de Victor Noir, jeune journaliste anti-bonapartiste, dont la mort tragique aura des conséquences au moins indirectes sur la chute du Second Empire, lorsqu'il fonda ce journal éphémère.

Jeu étudiantin passé dans la langue argotique et dont l'origine remonte au milieu du XIX^e siècle, le javanais a connu un effet de mode qui lui a permis une circulation rapide auprès des Parisiens par le biais du milieu interlope, en particulier celui de la prostitution. Si l'on sait finalement peu de choses à son sujet, *La Gazette de Java* ne demeure pas moins une preuve évidente de cette

diffusion auprès d'un public plutôt large. Sa présentation et son étude offrent la possibilité d'examiner la diffusion de cette forme peu de temps après son émergence et, en ce sens, elle offre un témoignage intéressant tant pour l'histoire de l'argot que pour celle de la presse.

1. Le javanais

Morphologie

Sur le plan formel, le javanais s'inscrit dans le grand ensemble des procédés de déformation lexicale et de codage n'altérant pas le sens. Dans son acception la plus large, il comprend d'autres procédés comme le largonji ou la langue de feu. Bullock (1996) inclut ainsi le verlan et le louchébem à l'intérieur de la catégorie « javanais ». S'étendant à d'autres langues, il apparaît d'ailleurs comme un phénomène universel que l'on retrouve dans de nombreuses autres langues (Plénat, 1991a). Pour ce qui est du javanais français, selon Plénat toujours, « [l']usage actuel tend à réserver ce mot à un codage procédant par insertion de *-av-* dans chacune des syllabes du mot codé, ou, plus généralement à des langages à infixation » (1991a : 5). En effet, d'autres procédés fonctionnant de la même manière mais utilisant d'autres infixes sont signalés, à commencer par Rossignol (1901 : VI-VII) qui définit le javanais en utilisant des exemples illustratifs :

LE JAVANAIS

Il y en a plusieurs, soit en pi, av, va et de gue.

Il ne se parle guère que dans les écoles et dans les ateliers.

Quoique peu usité, je vais donner un exemple de chacun.

[...]

JAVANAIS EN *av va*

Les voleurs sont des oiseaux mis en cage pour les empêcher de voler :

Laves *vavolaveurs savont davé avoisaveaux mavis aven cavagave pavour*

laves *avempavêchaver dave vavolaver*¹.

À l'oral, la complexité est manifeste. Plénat (1991b) s'est attelé à la tâche d'en décrire le fonctionnement sur la base de l'enregistrement d'un locuteur effectué en 1982. Il a notamment montré toutes les contraintes phonologiques qui sont à l'œuvre dans ce codage. À l'écrit, forme plus artificielle donc mais celle qui nous occupe ici, le procédé est plus simple. D'après Guiraud (1976 :

¹ Les éléments *av* et *va* apparaissent ainsi, c'est-à-dire en gras, dans le document originel.

69), « le *javanais* [...] introduit dans le corps du mot une syllabe parasitaire -*av* [...] ». Plus précisément, selon Plénat (1991a), une séquence -*av* est insérée après un groupe consonantique initial.

L'explication de ce phénomène langagier demeure hypothétique. Dans l'article de dictionnaire qu'il consacre au mot *javanais*, Esnault (1965) propose ce qui suit : « [L]e choix de -*av*- semble dû au lien de *j'ai* et *j'avais*, de *ils ont* et *nous avons*. Le rapprochement avec l'île de *Java* a fourni le suffixe -*naï* ». Bien que vague, cette explication est plutôt bien partagée. On la retrouve notamment chez Cellard et Rey (1980) ainsi que chez Colin (2010) qui ne la commentent pas davantage².

Origine et fonction

L'origine du javanais reste, quant à elle, mystérieuse. Guiraud (1976 : 66-67) fait remonter le javanais, tout comme le largonji d'ailleurs, à une lointaine provenance extrême-orientale. Il s'agit là d'une hypothèse isolée. Plénat (1991a), qui a présenté la grande variété des javanais venus de tous horizons, s'est gardé, tout comme Colin (2010), de faire le rapprochement entre le javanais français et celui des annamites. Sans doute Guiraud s'est-il laissé séduire par la lecture de l'article de Chéon (1905)³.

Sur le plan fonctionnel, Plénat (1991a : 6) note la diversité des emplois du javanais, montrant ainsi qu'il est difficile sinon impossible de lui conférer une fonction déterminée :

On ne peut pas non plus donner des javanais une définition purement fonctionnelle. Du point de vue des individus comme de la société, leurs fonctions sont multiples. Assurer le secret de ce qui est dit n'est que l'une d'entre elles. On peut aussi parler un javanais avec des pairs pour souligner sa connivence avec eux ou, devant des étrangers pour revendiquer sa différence [...]. Souvent aussi ce peut n'être qu'un jeu permettant d'acquiescer et de montrer une certaine virtuosité dans le maniement de la parole [...]. D'autre part et

² Il est fort probable que le mot choisi pour désigner le procédé qui nous occupe l'ait été du fait d'un rapport analogique heureux avec un mot qui désigne autant la langue, lointaine et exotique, parlée à Java que ses locuteurs.

³ Cet article porte sur les argots parlés dans l'ancien protectorat français d'Annam (une partie de l'actuel Vietnam). Selon Chéon, certains sont créés par déformation. Le rapprochement avec le largonji et le javanais sont d'autant plus facile que l'exotisme est au rendez-vous (cf. note précédente).

surtout, il va de soi que ces diverses fonctions peuvent être remplies par d'autres pratiques et d'autres institutions langagières ou non.

Histoire

Il est possible d'établir l'histoire de son développement et de sa diffusion grâce au témoignage des lexicographes dont les sources sont avant tout littéraires, mais à condition de citer convenablement les textes. Ainsi, Sainéan (1920 : 433) reprend les mots de Larchey :

Argot de Bréda⁴ où la syllabe, jetée après chaque syllabe, hache pour les profanes le son et le sens des mots, idiome hiéroglyphique du monde des filles qui lui permet de se parler à l'oreille, – tout haut.

sans pour autant préciser qu'il s'agit d'une citation utilisée par Larchey (1872) pour définir le mot *javanais* dans le corps de son dictionnaire, et tout en oubliant de préciser que la citation est accompagnée d'un nom d'auteur : « De Goncourt » (sans aucune autre forme de précision d'ailleurs)⁵. Larchey lui-même omettait de préciser que cette citation est extraite du roman *Charles Demailly* (1860) et tronquait la citation.

Les Frères Goncourt, grands observateurs des mœurs de leur temps ont évoqué à plusieurs reprises le javanais dans leur *Journal* :

[1857] Toutes ces femmes, par moments, se mettent à parler javanais. Chaque syllabe interlinéée par un *va*. Les prisons ont l'argot, les bordels ont le javanais. Elles parlent ça très vite et c'est inintelligible pour les hommes⁶.

6 *mai*. [1858] La langue javanaise, la langue argotique de toutes les impures de Paris, – le croirait-on –, a été inventée à Saint-Denis, par les pensionnaires pour se cacher des sous-maîtresses. Mais c'est un javanais plus compliqué que celui qui met un *va* après chaque syllabe : dans celui-ci, après chaque syllabe, il y a un doublement de deux syllabes à la même désinence. Ainsi, par exemple : Je vais bien, se dit : « Je *de gue* vais *dai gai* bien *den gen*. » Une langue impossible, martelée de sonorités de diphtongues, et qui vous passe contre l'oreille comme une brosse dure (Goncourt, 1887 : 239-240).

Dans les deux cas, il s'agit d'un usage réservé aux prostituées. Or il ne se cantonne pas pour autant aux lupanars de la capitale. Ils l'évoquent à nouveau en 1860 et une information de taille peut s'y lire : « La Crécy parlait le

⁴ Quartier entourant la rue de Bréda ; à l'époque, haut lieu de la prostitution parisienne.

⁵ On aura reconnu le couple de frères, Edmond et Jules, autrement appelés « les » Goncourt.

⁶ « Goncourt, *Journal*, 1857, p. 367 » selon TLFi, mais l'on n'en trouve aucune trace.

javanais » (Goncourt, 1860 : 183). Autrement dit, une demi-mondaine, fait usage de ce procédé argotique et l'introduit dans les salons bourgeois, où on devait le parler également. Dès lors, sa diffusion semble fulgurante sinon très rapide. Dans le *Journal*, on relève une autre mention de l'emploi du javanais, toujours dans un cadre bourgeois, mais cette fois dans le milieu du théâtre :

7 juin [1857] Juliette tressautant sur sa chaise, battant la mesure avec son couteau sur son assiette, parle javanais au milieu d'éclats de rire nerveux et d'une gaieté comédienne (Goncourt, 1887 : 191).

La presse se saisit du phénomène dès 1854. Après avoir expliqué que « le javanais [est] fort à la mode en ce moment dans les foyers de théâtre », De Villemessant (1854) rédige deux textes très courts à destination des lecteurs du *Figaro*. En 1855, lors du bal de l'Association des Artistes Dramatiques, un journaliste attrape au vol quelques mots échangés en javanais entre deux spectatrices. La conversation qu'il surprend lui rappelle la langue utilisée par les écoliers et s'il raille son aspect puéril, il admet l'efficacité du procédé :

Eh bien ! ce que les enfants, dans leur naïf et malicieux instinct, imaginent sur les bancs de l'école, se trouve ressuscité, réalisé dans les rapports sociaux par de grands enfants. Une fraction de la jeunesse désœuvrée, de concert avec quelques artistes de théâtre (troisième classe), s'est avisée d'avoir une langue de convention.

Et n'allez pas croire qu'il faille de grands frais d'imagination pour être initié à cette franc-maçonnerie ; le mystère est des plus transparents : placer la syllabe av devant chaque voyelle, voilà tout le mécanisme. Mais l'admirable perfection avec laquelle cet idiome, cet argot est déjà pratiqué, dérouté les plus habiles (Lovy, 1855 : 6c).

On trouve une allusion au javanais (et indirectement à son fonctionnement) dans la pièce *Le Monde-Camelotte* des Frères Cognard et de Bourdois de 1855, ce qui prouve encore que le javanais était pratiqué avant 1857, date pourtant utilisée traditionnellement comme première attestation par les dictionnaires :

LEDUC, à Mme Saint-Bernard. Permettez-moi, chère dame, de vous présenter deux nouveaux convives... (*Désignant un individu*). Ce noble Javanais d'abord, le seigneur Favernavand Cavortavès ; en français, Fernand Cortès.

M^{me} SAINT-BERNARD, *le saluant*. Enchantée, monsieur, d'avoir l'honneur...

LEDUC. Il ne sait pas un mot de notre langue.

M^{me} SAINT-BERNARD, *au Javanais*. Du moment que vous ne savez pas ce que je dis, il est inutile d'en dire davantage (Cognard, Bourdois, 1855 : 14c).

Rigaud (1878) est donc fiable lorsqu'il fait remonter le javanais à la deuxième moitié des années 1850 :

Langage de convention qui consistait, il y a une vingtaine d'années, à intercaler les syllabes va et av entre chaque syllabe. C'était idiot et anti-euphonique au dernier point. Les filles parlaient fort couramment le javanais.
(Entrée JAVANAIS)

Ceci est confirmé par Sainéan (1920 : 433) : « [c]e langage conventionnel paraît avoir joui d'une certaine vogue vers 1860 ».

Il est plus aisé d'établir la période d'apparition d'un phénomène linguistique que de rendre compte de sa disparition⁷. Le javanais semble aujourd'hui faire partie du passé, quand bien même certains auteurs ont continué à le faire perdurer en l'employant ici ou là. Les productions écrites, – on pense à Céline⁸ ou encore à Queneau qui l'utilise dans l'un de ses quatre-vingt-dix-neuf *Exercices de style* –, mais elles sont rares et plutôt littéraires⁹. Quant aux témoignages oraux, forcément récents, ils sont rarissimes. Plénat (1991b) s'était servi d'une production orale authentique du début des années 1980 dans son étude. Seux, quant à lui, note quelques réminiscences de javanais auprès de collégiens grenoblois en 1997¹⁰. Circonscrit à une corporation qui en entretient l'usage, le louchébem, à condition qu'on l'assimile au javanais, a beaucoup mieux résisté au temps¹¹.

II. La Gazette de Java

Le document

L'unique numéro de la *Gazette de Java* (désormais *GJ* pour les citations) se compose d'un grand in-quarto à deux colonnes comportant huit pages¹². Sa première de couverture mentionne le prix au numéro (« 50 centimes »), le nom du rédacteur en chef (« Victor Noir »), son siège (« 6, Boulevard Montmartre »

⁷ Cf. Badiou-Ferran, Verjans (2015) et Dostie, Diwersy, Steuckardt (2021).

⁸ Voir par exemple Chantal (1997).

⁹ Serge Gainsbourg a joué avec les consonnances du javanais dans les paroles de sa chanson *La Javanaise* (1963) : « J'avoue, j'en ai bavé, pas vous, mon amour / Avant d'avoir eu vent de vous, mon amour ».

¹⁰ Seux utilise le mot *javanais* mais il s'agit d'un codage en *dgeu*, *fa* ou *fi*.

¹¹ Cf. Saugera (2021).

¹² Il a été consulté à la bibliothèque de l'Hôtel de ville de Paris qui en possède un exemplaire (cote D304952).

[à Paris]) et le nom de son directeur (« Pierre »). La huitième et dernière page, faisant également office de quatrième de couverture, mentionne le nom et l'adresse de l'imprimeur (« Poupart-Davyl, 30 rue du Bac ») ainsi que le nom du gérant (« Velay »). L'imprimeur Louis Davyl dit Poupart-Davyl (1835-1890) est aussi journaliste au *Figaro* sous le pseudonyme Pierre Quiroul ; par la suite, il devint auteur dramatique et romancier et fonde une communauté d'artistes bohème à Bois-le-Roi, communauté dont fit partie Louis-Etienne Salmon dit Louis Noir, le frère aîné de Victor¹³.

La date de parution de l'unique numéro du journal n'est pas mentionnée. Le feuillet qui accompagne l'exemplaire indique 1867, ce qui est erroné. Car on peut lire « janvier, février, mars 1868 » à la page 4 du journal, puis « le 16 mars » à la page 5. Yve-Plessis (1901) indique donc la bonne année dans sa bibliographie. *L'intermédiaire des chercheurs et des curieux* est plus précis : 28 mars 1868, date qui pourrait, mais sans certitude, être la bonne.

Les contributeurs

Le rédacteur en chef, Victor Noir, s'est offert les services de deux illustrateurs de talent : le peintre Louis Émile Benassit (1833-1902) qui compose le dessin de la première de couverture et le caricaturiste André Gill (1840-1885) qui effectue le dessin de la dernière page. Parmi les rédacteurs, on trouve les signatures de Georges Sauton (1842-1888), « journaliste communard » selon Le Maitron, Henri Chabrillat (1841-1893) ou Hector de Callias (1841-1887). Certains textes sont signés sous pseudonymes, grâce à des initiales ou anonymement : *Fau*, *Cavernavi* (*Cerni* en javanais), *B. V.*, *Ignis*, *Balthazar*, *X*.

La direction du journal s'enorgueillit du talent de ses collaborateurs puisque l'on peut lire ce qui suit dans le texte introductif écrit « en langue vulgaire » comprendre « en français standard » :

Nous avons demandé nos dessins aux meilleurs dessinateurs : Gill et Benassit. Nous sommes les premiers qui ayons su nous attacher ces deux crayons si fins et si habiles.

Quant à la rédaction, il suffira de lire les signatures de nos articles, et l'on verra que nous avons droit de nous dire aussi littéraire que n'importe quel journal littéraire.

(GJ, p. 2)

¹³ Cf. Riccardi-Cubit (2022).

Les textes

L'ensemble des autres textes est rédigé en javanais. La lecture n'en est d'ailleurs rendue que plus difficile.

Ce texte introductif intitulé « Quelques lignes en langue vulgaire... » fait clairement connaître les intentions du journal aux lecteurs :

De programme, nous n'en avons pas.

Nous allons à notre fantaisie, comme il nous plaît, sans nous soucier des pieds que nous écrasons, des Prudhommes [sic] que nous bousculons.

Que ceux que le javanais amuse, – puissent-ils être nombreux, – nous achètent ; que ceux que le javanais n'amuse pas, ne nous achètent pas, ils sont libres ; surtout qu'on ne crie pas au scandale, qu'on ne nous accuse pas d'avoir coupé la queue de notre chien.

(GJ, p. 2)

Le journal prône la liberté, y compris la liberté de ton. Le lecteur est averti : la rédaction n'hésitera pas à brocarder le bourgeois infatué incarné ici par le personnage de Prudhomme¹⁴.

Avant d'expliquer au lecteur « la clef du javanais »¹⁵, ce court texte nous apporte un enseignement précieux sur la vitalité du javanais à cette époque¹⁶ :

Mais, nous demandera-t-on, qui parle le javanais ?

A peu près tous les Parisiens ; au reste, nous allons donner la clef du javanais :

Toute la science du javanais consiste à placer les lettres A V devant chaque voyelle.

Exemple : – Le public : L-av-e p-av-ubl-av-ic. – Les femmes : L-av-es f-av-
emm-av-es.

(GJ, p. 2)

De la satire...

En dehors d'un poème (« PRAVIMTAVEMPS [Printemps] », p. 4) signé Jean du Boys¹⁷, d'un « MAVENAVU DAVU JAVOUR [menu du jour] », p. 6) signé Balthazar et d'un texte fantaisiste (« AVUV PRAVINCAVE DAVE

¹⁴ TLFi : « *Péj., vieilli.* [P. allus. à Monsieur *Prudhomme*, personnage créé par H. Monnier, bourgeois médiocre et vaniteux qui aime faire des déclarations emphatiques, solennelles dont le contenu est niais et banal] ».

¹⁵ Deux dernières lignes (qui figurent en gras dans le document).

¹⁶ Nous sommes en 1868. Ce témoignage corrobore ce qui a été observé plus haut, à savoir la diffusion du javanais au-delà du cercle de la prostitution.

¹⁷ Il s'agit vraisemblablement de l'auteur dramatique Jean Du Boys (1836-1873).

JAVA [Au prince de Java] », p. 2) dans lequel un certain Fau, se présentant comme un ami de Victor Noir, fait la description d'un Javanais assis à la terrasse du café Riche sis boulevard de Italiens, les articles du journal traitent de la vie quotidienne, artistique (rubriques « LAVE SALAVON [Le Salon] », « BAVIBLAVIOGRAVAPHAVIE [Bibliographie] », « THAVÉAVATRAVES [Théâtres] ») et mondaine (rubrique « HAVIGH-LAVIFE [High-Life] ») de Paris.

Si les articles brefs recourent à l'humour potache, au-delà de la plaisanterie, ils dénoncent toujours une forme d'injustice (par exemple ci-dessous la peine de mort) ou raillent l'autorité des puissants (par exemple ci-dessous le chef des forces de l'ordre de Paris)¹⁸ :

Avutrave davalavoguave aventrave vavoyavous :

- Vaviens-tavu vavoir gavuillavotavinaver ?

- Avah zavut ! çava nave davurave pavas avassavez lavongtavemps, j'avaimave mavieux avaller ava lava Mavorgue.

(GJ, p. 3a)

[Autre dialogue entre voyous :

- Viens-tu voir guillotiner ?

- Ah zut ! ça ne dure pas assez longtemps, j'aime mieux aller à la Morgue.]

Lave 24 favérvaviaver, Pavaul Favoravestaviaver, l'avun daves bavœufs gravas, mavunquave d'avêtre avarravêtavé davans lave favaubavourg Savaint-Avantavoinave.

Vavu savon vavolavumavme, lave pravéfavet dave pavolavicave l'avavavait d'avabavord pravis pavour avun avattravoupavemavent.

(GJ, p. 4b)

[Le 24 février, Paul Forestier, l'un des bœufs gras, manque d'être arrêté dans le faubourg Saint-Antoine.

Vu son volume, le préfet de police l'avait d'abord pris pour un attroupelement.]

Si l'on rencontre quelques jeux de mots, leur sens n'apparaît hélas qu'en revenant au français standard :

Savur laves davébvavuts dave Lavaravay davans lave / Glavenavarvavou, dave Favélaviçavien Mavallavefavillave :

Avun lavundavistave ravemavarquave quave lave davébvavutavant ava chavoisavi avun baveau ravôlave :

- Pavarblaveu, ravépavond Mavoussaveau, lava cravitaviquave avest avaisavée mavais Lavaravay daviffaviçavilave.

¹⁸ Les extraits en javanais sont reproduits à l'identique et sont suivis d'une transcription en français standard.

(GJ, p. 7b et 8a)

[*Sur les débuts de Laray dans le / Glenarvou [sic]*¹⁹, de Félicien Mallefille :
Un lundiste remarque que le débutant a choisi un beau rôle :
- Parbleu, répond Mousseau, *la critique est aisée mais Laray difficile*²⁰.]

Lorsque des piques sont lancées en direction de personnalités des arts et des lettres, les journalistes ne ménagent pas leur force :

Avon vavend avunave cavaraviaveusave cavollavectiavon
d'avautavogravaphaves avà l'havotavel Dravouavot.
Avil save travouvave davans lave navombrave avunave lavettrave dave
Vavictavor Kavonavng savans favautaves d'avorthavogravaphaves
(GJ, p. 4b)

[*On vend une curieuse collection d'autographes à l'hôtel Drouot.
Il se trouve dans le nombre une lettre de Victor Koning sans fautes
d'orthographe.*]

... à la critique politique

Bien que teintées d'humour, les critiques sont parfois plus corrosives, notamment lorsqu'elles touchent à l'armée. Ici est évoqué par exemple le triste sort d'un mutilé ayant perdu ses bras (arg. *ailerons*) lors des campagnes napoléoniennes :

Aven cavour d'avassavisaves, avun avinvalavidave vaveuf dave saves
mavains avest avappavelavé cavommave tavémavoin davans avun ravéçavent
pravoçavès. Avapravès avavavoir pravétavé savermavent, avil davébavutave :
- Aven 1814, j'avétavais... Avet lave vavoilavà lavoin davu savujavet qavui
l'avamavène, ravacavontavant saves cavampavagnaves. Lave javugave,
avimpavatiaventavé, lavui davit savéravieusavemavent :
- Tavémavoignavons, tavémavoignavons.
Lave tavémavoin, avagavitavant saves availaveravons avet laves mavontravant
avau pravésavidavent avabavasavourdavi :
- Laves vavoilava, mavon pravésavidavent !
(GJ, p. 3)

[*En cour d'assises, un invalide veuf de ses mains est appelé comme témoin
dans un récent procès. Après avoir prêté serment, il débute :*
- *En 1814, j'étais... et le voilà loin du sujet qui l'amène, racontant ses
campagnes. Le juge, impatienté, lui dit sérieusement :*
- *Témoignons, témoignons.*

¹⁹ Il s'agit de *Glenarvon ou Les Puritains de Londres*, drame en cinq actes de 1835.

²⁰ C'est nous qui soulignons.

Le témoin, agitant ses ailerons et les montrant au président abasourdi :
- Les voilà, mon président !]

Ou à la censure :

M. Avedmavond Avabavout avest avenvavoyavé aven Avégavyptave pavour avachavetaver quavatrave mavomavies / davestavinavées avà ravemplavacaver laves mavembraves dave lava cavensavurave, qavui cavommavencavent avà save davétavérioraver.
(GJ, p. 4b et 5a)

[M. Edmond About est envoyé en Égypte pour acheter quatre momies / destinées à remplacer les membres de la censure, qui commencent à se détériorer.]

De façon générale, *La Gazette de Java* se range du côté des opprimés. La page 6 consacre par exemple un long article à la mort du Père Alexandre, patron de *la Tartine* charcuterie sise rue Montmartre se transformant en café de minuit à deux du matin et qui aura permis de manger à « [d]es pauvres hères qui n'ont pas deux ou trois louis à mettre dans un souper ». L'auteur regrette qu'« il ne soit] pas venu le moindre baron Taylor pour dire quelques paroles bien senties sur sa tombe ».

De quoi Java est-il le nom ?

Java représente le nouveau Paris qui se dessine (« Paris bouleversé par M. Haussmann » (GJ, p. 6), le Paris bourgeois qui profite aux nantis et condamne le peuple à la misère. Mais Java renvoie aussi au cosmopolitisme et à l'argent. Dans le premier article du numéro (GJ, p. 2), la satire vise clairement les hommes d'affaire qui ont fait fortune à l'étranger notamment dans les colonies en recourant à la rhétorique de l'animalisation :

Vavautravé dave tavout savon lavong, savur daveux chavaisaves, daveavant lave cavfavé Ravicavhe, avune lavimavonavadave glavacavée daveavant lavui, avun pavuravos dave lava Havanave avaux lavèvres, avun havommave avux yaveux javaunaves, ravegavardavait, avimpavssiblave, pavasser lave bavoulaveavard.

- Vavois cav gavoravillave avà gavilavet ava cœavur, mave davit Navoir aven mave pavoussavant davu cavoudage.
- Savupaverbave, lavui ravépavondavis-jave. Cave mavonsiaveur tave ravevient dave dravoit.
- Pavourquavoi davonc ?
- Pavarcave qavu'avil avest Javanavais.

- Ravegavrdave-lave bavoirave, cave cavocavodavès savinavistrave, avet davis-mavoi savi sava mavèrave nav'a pavas davû ravêvaver Mavandravillave ; vavois cave fravont bavas avet davépravimavé, caves yaveux dave javagavuavar favébravilaves dave vaveinaves avoravagavées, cavettave mavâchavoirave bavestavialaves, caves graviffaves vavernavies aven bavas, gavantavés aven havaut.
(GJ, p. 2)

[*Vautré de tout son long, sur deux chaises, devant le café Riche, une limonade glacée devant lui, un puros de la Havane aux lèvres, un homme aux yeux jaunes, regardait, impassible, passer le boulevard.*

- *Vois ce gorille à gilet à cœur, me dit Noir en me poussant du coude.*

- *Superbe, lui répondis-je. Ce monsieur te revient de droit.*

- *Pourquoi donc ?*

- *Parce qu'il est Javanais.*

- *Regarde-le boire, ce cocodès sinistre, et dis-moi si sa mère n'a pas dû rêver Mandrille ; vois ce front bas et déprimé, ces yeux de jaguar fébriles de veines orangées, cette mâchoire bestiale, ces griffes vernies en bas, gantés en haut.]*

La métaphore animalière offre certes une illustration peu sympathique de la satire de gauche, pourtant elle semble bien dans l'air du temps. Dans un texte consacré à un autre animal issu du bestiaire pamphlétaire, le porc, Doisy (2009 : 16) rappelle que « l'image satirique de la fin du XIX^e siècle utilise fréquemment ce procédé infamant qui réduit l'homme à l'état de bête, le plus souvent vil et méprisable ».

Cette interprétation conduit cependant à une sorte de paradoxe. Si le gentilé *Javanais* renvoie à la classe sociale dominante pourquoi les journalistes de la *Gazette* font-ils usage du javanais pour écrire leurs textes ? Ne peut-on pas voir ici un bon moyen d'essayer de contourner la censure ? Cette hypothèse est plausible. On sait que le début du Second Empire est marqué par un contrôle très strict de la presse car Napoléon III essaie de museler l'opposition républicaine. Si les mesures de contrôle s'assouplissent un peu avec l'augmentation de la popularité du chef de l'État, il faut attendre la loi du 11 mai 1868 pour que soient supprimées les autorisations préalables de publication ainsi que les avertissements²¹. Or le premier et unique numéro de la *Gazette de Java* paraît avant que cette loi soit promulguée. La censure morale touchant à l'argot (Anfray, 2013) semble peu probable, en revanche la censure politique est peut-être passée par là. Elle expliquerait en tout cas l'absence d'un second

²¹ Ce système prévoyait la fermeture d'un journal après trois avertissements, c'est pourquoi les journalistes pratiquaient régulièrement l'auto-censure (cf. Charle, 2004).

numéro, mais le ton en est plutôt badin et elle pourrait aussi résulter de l'absence d'un nombre de lecteurs suffisants pour faire vivre le journal.

Conclusion

Nous avons retracé les conditions d'émergence et les finalités d'un projet journalistique inédit et chemin faisant de trouver des attestations de javanais antérieures à celles généralement mentionnées. *La Gazette de Java* appartient bel et bien aux journaux d'opposition de l'époque et, à ce titre, on peut dire que sa visée politique est claire. Ce n'est pas son caractère éphémère qui la rend singulière, car d'autres journaux ont connu le même sort, mais son utilisation systématique du javanais. Au-delà de la déformation morphologique ludique, l'emploi de cet argot codé aurait pu avoir pour but d'éviter la censure à une époque où la presse était très contrôlée. Pour l'heure, rien ne permet de l'affirmer avec certitude. Ce qui sûr en revanche, c'est que « l'histoire du javanais reste à écrire... » (Colin, 2010).

Bibliographie

- ANFRAY Clélia (2013), « Police de la langue. L'argot à l'épreuve de la censure dramatique sous le Second Empire », in : *Le XIX^e siècle et ses langues. Actes du V^e Congrès de la SERD* (S. Moussa, éd.). En ligne : <https://serd.hypotheses.org/files/2017/02/Langues-Anfray.pdf> (21/6/2023).
- ASMODÉE [pseudonyme] *et al.* (1883), « La Gazette de Java », *L'intermédiaire des chercheurs et des curieux*, n° 355, p. 125-126.
- BADIOU-MONFERRAN Claire, VERJANS Thomas éd. (2015), *Disparitions. Contributions à l'étude du changement linguistique*, Paris, Honoré Champion.
- BULLOCK Barbara E. (1996), « Derivation and Linguistic Inquiry: Les Javanais », *The French Review*, vol. 70, n° 2, p. 180-191.
- CHANTAL François de (1997), *La transgression linguistique dans Normance et dans Bagatelles pour un massacre de Louis-Ferdinand Céline. Étude stylométrique*, thèse de doctorat, Université de Montréal.
- CHARLE Christophe (2004), *Le siècle de la presse (1830-1939)*, Paris, Seuil.
DOI : 10.14375/NP.9782020361743
- CHÉON Jean-Nicolas-Arthur (1905), « L'argot annamite », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, Tome 5, p. 47-75. DOI : 10.3406/befeo.1905.2632

- COGNARD Frères, BOURDOIS Achille (1855), *Le Monde-Camelotte. Comédie-vaudeville en trois actes*, Paris, Magasin théâtral illustré.
- COLIN Jean-Paul ([1990] 2010), *Le dictionnaire de l'argot et du français populaire*, Paris, Larousse.
- DOISY Guillaume (2009), « Le porc dans la caricature politique (1870-1914) : une polysémie contradictoire ? », *Sociétés & Représentations*, n° 27, p. 13-37. DOI : 10.3917/sr.027.0013
- DOSTIE Gaétane, DIWERSY Sascha, STEUCKARDT Agnès éd. (2021), *Entre vieillissement et innovation : le changement linguistique*, *Linx*, n° 82, DOI : 10.4000/linx.7340
- ESNAULT Gaston (1965), *Dictionnaire historique des argots français*, Paris, Larousse.
- GONCOURT Frères (1887), *Journal, Mémoire de la vie littéraire*, Premier volume 1851-1861, Paris, G. Charpentier et C^{ie} éd.
- GUIRAUD Pierre ([1956] 1976), *L'argot*, Paris, PUF, Coll. "Que Sais-je ?".
- LARCHEY Lorédan (1872), *Dictionnaire historique, étymologique et anecdotique de l'argot parisien* (6^e éd. des *Excentricités du langage*), Paris, F. Polo.
- LOVY J. de (1855), « Un nouvel argot. Le javanais », *Le Journal pour rire*, n° 178, p. 56.
- PLÉNAT Marc (1991a), « Présentation des javanais », *Langages*, n° 101, p. 5-10. DOI : 10.3406/lgge.1991.1798
- PLÉNAT Marc (1991b), « Le javanais : concurrence et haplogogie », *Langages*, n° 101, p. 95-117. DOI : 10.3406/lgge.1991.1803
- RICCARDI-CUBITT Monique (2022), *La vie de bohème à Bois-le-Roi : Art, politique et naturalisme*, Héricy, Éd. du Puits Fleuri.
- RIGAUD Lucien (1878), *Dictionnaire du jargon parisien. L'argot ancien et l'argot moderne*, Paris, Paul Ollendorff.
- ROSSIGNOL (1901), *Dictionnaire d'argot. Argot-français. Français-argot*, Paris, Paul Ollendorff.
- SAINÉAN Lazare (1920), *Le langage parisien au XIX^e siècle*, Paris, E. de Boccard.
- SAUGERA Valérie (2021), « Louchébem : la pérennité d'un argot à clef », *La linguistique*, n° 57, p. 137-164. DOI : 10.3917/ling.572.0137
- SEUX Bernard (1997), « Une parlure argotique de collégiens », *Langue française*, n° 114, p. 82-103. DOI : 10.3406/lfr.1997.5386

TLFi = *Trésor de la Langue Française informatisé*. En ligne :
<http://atilf.atilf.fr/tlf.htm> (21/6/2023).

VILLEMESSANT Hyppolyte de (1854), « Nouvelles à la main », *Le Figaro*,
p. 6.

YVE-PLESSIS Robert (1901), *Bibliographie raisonnée de l'argot et de la
langue verte du XV^e au XX^e siècle en France*, Paris, H. Daragon & P.
Sacquet.

HUGUES GALLI

Université de Bourgogne

Courriel : Hugues.Galli@u-bourgogne.fr